

CHAPITRE XV

COMBAT DE SAN-LORENZO

Sortie du fort Santa-Anita. — Attaques contre nos quadres. — Courrier de France ; incitations à la désertion. — Armistice dans Puebla. — Conseil de guerre. — Attitude du général Forey. — Projet d'attaque contre le fort de Totimehuacan. — Le général Bazaine resserre de nouveau le blocus de ce fort. — Le 5 mai, sortie de la garnison à San-Pablo del Monte. — Envoi de troupes en Terres Chaudes. — Attaque de Comonfort contre Marquez au Cerro de la Cruz. — Sortie des forts Santa-Anita et Loreto. — Tactique de Comonfort, dangereuse pour les troupes françaises. — Opération contre l'armée de Comonfort, 7 mai. — Concentration des troupes, au pont de Mexico. — Au grand quartier général. — Plan du général Bazaine. — Marche de nuit. — Surprise d'avant-poste. — Combat de San-Lorenzo. — Déroute de Comonfort. — Ovation des soldats à Bazaine. — Résultats et conséquences de ce succès. — Retour au camp de Puebla, 9 mai. — Arrivée triomphale du général Bazaine au grand quartier-général.

Le lendemain de notre échec de Santa-Ynes nous apporta une légère fiche de consolation représentée par l'arrivée d'un grand convoi d'artillerie avec 800 hommes de renfort pour les corps. Rien ne pouvait être plus à propos que des hommes, de la poudre et des projectiles. C'était un réconfort; aussi, dès le lendemain, le général reprend le cours de ses excursions tactiques. Cette fois, c'est un voyage au long cours pour aller visiter nos positions de l'extrême-droite.

Nous prenons la route suivie le jour de l'investissement. Elle s'est améliorée et le gué del Batam est remplacé par un pont en bois. Dans le Tepozutchil, nous trouvons le 20^e ba-

taillon de chasseurs très solidement établi dans une redoute dominant les abords de Puebla.

A Los Alamos, route de Vera-Cruz, nous recevons une réception brillante des officiers du 95^e, nos amis du *Saint-Louis*; ils nous offrent un déjeuner remarquable arrosé d'un vin de Bourgogne qui nous enchante, moi surtout, sevré de vin depuis trois mois. Puis, le général parcourt le terrain défensif de ce secteur de nos lignes; le système adopté est parfait pour résister aux tentatives offensives de la place. Le général, peut-être pour montrer aux Mexicains qu'il est là, va à pied à la garita d'Amozoc, notre petit poste le plus avancé près du fort Remedios. La canne à la main, il sort du retranchement et nous avançons en terrain découvert à plus de cent mètres, afin d'être bien vus du fort. C'est chez lui une coquetterie qui pourrait le faire tomber dans quelque embuscade; mais il a une étoile qui le protège! et nous revenons sans aucun coup de canon des deux forts qui nous observent. Je crois que le général en est humilié.

Puis, il va visiter, dans la barranca du Rietto, les deux postes occupés par les chasseurs au pied du Tepozutchil, les haciendas Del-Christo et de Santa-Barbara, parfaitement fortifiées. Là encore, nous allons dans les embuscades de nos sentinelles perdues, qui tiraillent sans cesse avec celles de l'ennemi, cachées à 200 mètres, dans des trous. Je constate que le général veut ainsi, par une sollicitude généreuse et hardie, reconforter le moral de ses petits soldats qui, remplissant un rôle modeste et périlleux, accomplissent avec dévouement un devoir d'où dépend souvent le sort d'une armée. Nous recevons bien des balles à discrétion, mais encore pas un coup de canon! Enfin, nous nous retirons pour aller prendre nos chevaux qui nous attendent au sommet de la Loma du Tepozutchil. Nous venions de déboucher de la barranca et nous gravissions les premières pentes dénudées de la colline, lorsqu'un coup de canon partit du fort Remedios, qui était devant nous; l'obus nous salua fort près, puis

un autre, un troisième, etc. Nous étions reconnus et le général était enchanté. Cependant, nous avons assez de peine à nous garer de ces messagers d'honneur; car, frappant sur les rochers du sol, ils bondissaient inconsidérément de tous côtés; je faillis même entrer en collision avec l'un d'eux qui venait à moi, tandis que j'observais le fort avec mes jumelles. On me cria gare et j'eus encore le temps d'appuyer à gauche pour lui céder ma droite où il passa du reste fort poliment. Un camarade, en se livrant trop brusquement au même exercice, tomba... sur le fond de son pantalon, ce qui nous divertit. De nos jours, ces petits exercices préservatifs faits avec calme ne seraient pas de mise avec la brutalité des vitesses initiales des projectiles de notre artillerie. C'est regrettable, car le vieux jeu était vraiment pittoresque.

En rentrant à Amatlan à la nuit, nous recueillons les faits divers de la veille : l'ennemi a fait, du fort San-Anita, une sortie sévèrement repoussée par la 2^e division. Dans la ville, les Mexicains ont eu l'audace de tenter une contre-attaque sur un de nos quadres, faisant brèche avec du canon et donnant l'assaut. Décidément leur succès leur fait perdre la tête et cette tentative hardie a dû donner à réfléchir au général Forey.

Le 29 avril, arriva le courrier de France; ce fut une joie générale, mélangée cependant d'une fort mauvaise humeur que nous cause la lecture des journaux, dans lesquels certains politiciens critiquaient quand même tout ce que nous faisons au Mexique, tandis qu'ils couvraient d'éloges et d'admiration les ennemis que nous combattions, voire même les bandits devenus généraux. Sans doute, au fond du cœur, ils applaudissaient les misérables qui achevaient nos blessés comme à Santa-Ynes, et qui continuaient à exciter nos soldats, nos sous-officiers, à la désertion, faisant ainsi cause commune avec le général Ortega, gouverneur de Puebla (!). Que les politiciens d'opposition fassent au corps législatif les discours nécessaires à leur

cause, c'est leur affaire et non la nôtre; mais qu'ils imprimèrent ces discours haineux et antipatriotiques pour les expédier par milliers dans nos camps, précédés d'une préface signée : « Jules Favre », prêchant la désertion, c'est ce qui nous révolta. Avant le siège, nous avons vu ces arrivages à Cordoba, Orizaba et ailleurs; mais voilà qu'on en a trouvé en quantité à Cholula.

Après le jour des nouvelles de France, le lendemain fut celui des racontars mexicains; il en sortait de tous côtés. L'incident le plus intéressant fut la capture d'une femme portant des lettres d'Ortega à Comonfort. Le défenseur de Puebla disait « qu'il manquera bientôt de vivres, si son collègue ne vient pas lui en apporter en rompant l'investissement, et que s'il ne peut réussir à passer, la garnison évacuera la ville en forçant nos lignes ». Ce brave homme se faisait d'étranges illusions ! Cependant, comme le coup pourrait être tenté, puisque la faim fait sortir le loup du bois, le général va parcourir ses lignes pour recommander partout la plus grande vigilance.

Le 1^{er} mai fut une journée mixte, paix dans Puebla, guerre au dehors.

En effet, un armistice fut conclu, *intra muros* seulement, afin d'échanger les prisonniers et d'enterrer les morts qui restaient dans les rues séparant les deux camps et où personne ne pouvait aller les recueillir. L'échange des prisonniers s'imposait moins; mais en cette affaire, nous étions les mieux partagés. Nos camarades étaient enchantés de revenir à nous; mais les Mexicains ne semblaient pas empressés d'aller se renfermer dans la place. Du reste, l'armistice se passa de la façon la plus correcte, courtoise même. Dans les quadres se faisant face, les hommes se mirent aux fenêtres et entretinrent les conversations les plus cordiales, les officiers échangèrent les rapports les plus aimables et des compliments réciproques; puis l'armistice expiré, chacun rentra chez soi et le dialogue à coups de fusil recom-

mença. Pendant deux jours tout fut calme et le 3 mai un conseil de guerre se réunit encore au Cerro San-Juan.

Là, les chefs des armes spéciales déclarèrent formellement que l'attaque des quadres n'est plus possible; les moyens dont nous disposons sont insuffisants et impuissants. Cette opinion est soutenue par les deux généraux commandant les divisions. Alors, le général Forey déclare qu'il veut qu'on attaque le fort de Carmen. C'est encore une idée malheureuse; car dans les conditions actuelles ce fort est presque inattaquable. L'ouvrage en terre est considérable, son tracé parfaitement entendu et approprié au terrain, enfin la masse énorme des bâtiments qui en occupent l'intérieur est formidable et tous nos projectiles ne suffiraient pas à en démolir la moitié. En outre, la position relative de ce fort par rapport à celui de Totimehuacan en rendrait les attaques fort difficiles.

Dans ces conditions, le conseil se prononce contre cette attaque. Alors le général en chef se fâche et déclare que, si on ne veut pas l'aider, il va donner le commandement à un autre et rentrer en France. Cette sortie était d'autant plus regrettable que c'était la deuxième récurrence. En tout cas elle n'avance ni la question ni les affaires.

En somme, il semble que de ce conseil il ne sortira rien encore. Et pourtant on sent des tendances à revenir à l'attaque de Totimehuacan qu'a toujours soutenue le général Bazaine qui se fait fort de l'enlever en huit jours. Cette opinion commence à paraître la meilleure; car, une fois maître de ce point de résistance, on pourra attaquer Carmen des deux côtés à la fois dans de bonnes conditions. On peut même espérer que cette deuxième opération serait inutile, car la ville prise entre deux feux ne pourra plus tenir.

Le 4 mai, part pour San-Andres un grand convoi allant chercher des vivres, des munitions et de la grosse artillerie de la marine. Avec lui partent pour la France des officiers promus au grade supérieur et bon nombre d'officiers et de

soldats blessés. En même temps en arrive un autre avec des munitions et deux obusiers de 30 qui pourront donner la réplique aux canons de 24 de Totimehuacan. Cette pensée excite de nouveau le général Bazaine à resserrer l'étreinte qu'il a déjà établie autour de ce fort. Cette fois, c'est presque en rampant qu'il se glisse en avant de ses embuscades pour trouver quelque trou, quelque motte de terre, plus rapprochés où il pourra embusquer ses tirailleurs.

Le lendemain 5 mai, anniversaire de notre défaite de Guadalupe, il était probable que les Mexicains tenteraient quelque fanfaronnade guerrière pour le fêter. Aussi des ordres sont donnés partout pour être sur le qui-vive.

Nos prévisions étaient fondées; ce ne fut pas la forteresse qui opéra mais l'armée de secours. En effet, à 3 heures on nous annonce qu'un combat est engagé avec notre ligne du Nord, entre le général Lhériller et une forte colonne de l'armée de Comonfort. On m'expédie rapidement aux nouvelles, et j'apprends que le commandant de Foucaut, avec un escadron, appuyé par une compagnie d'infanterie, envoyé au devant de l'ennemi pour le tâter, eut l'imprudente crânerie de charger son avant-garde avant l'arrivée de son infanterie; il aborda avec furie un régiment de lanciers, le culbuta, lui prit son étendard, lui tua 40 hommes et fit des prisonniers, mais se fit tuer glorieusement. La colonne ennemie, impressionnée par l'ouragan qui dispersait son avant-garde, fit demi-tour. D'autre part, après le début du combat, on vit sur les hauteurs du fort de Guadalupe des troupes nombreuses rassemblées en position d'attente. La garnison attendait ainsi un succès de Comonfort pour tenter un coup décisif sur nos lignes d'Amalucan.

Du reste, pendant la soirée la place lance des fusées et fait de nombreux signaux de feu avec son armée de secours qui évidemment renouvellera sa tentative pour secourir les assiégés.

Le lendemain, nous avons le regret de voir partir pour Orizaba deux de nos bataillons qui tournent le dos à la lutte

qu'ils ont, jusqu'à ce jour, soutenue si vaillamment, et se voient arracher la satisfaction du succès final; ces braves gens s'en vont désolés. C'est une faute du général en chef à qui on a persuadé qu'une concentration de forces ennemies se fait dans les Terres Chaudes. A quoi servent donc les deux régiments qui viennent d'y arriver de France ?

Pour corser encore le grave préjudice causé à la 1^{re} division par le départ de ces bataillons, le général reçoit l'ordre d'en tenir un troisième prêt à partir pour cinq jours. C'était folie de désemperer ainsi une division au moment où les efforts suprêmes de la crise finale approchent. La preuve ne se fit pas attendre.

Le lendemain, vers midi, Comonfort avec toutes ses troupes, vint attaquer le corps de Marquez campé sur le Cerro de la Cruz, au Nord-Ouest de Puebla, en arrière des lignes de la 2^e division. En même temps la place fait une sortie dans le même secteur, prenant ainsi l'assiégeant entre deux feux. Le général Douay détache une brigade en soutien de Marquez dont les troupes tiennent vigoureusement tête à l'attaque. L'apparition des troupes françaises fit renoncer Comonfort à pousser à fond; il se borna à une violente canonnade et se replia lentement. Cette tactique assez habile avait pour but de nous attirer loin de la place pour permettre à la garnison d'ouvrir une trouée dans nos lignes.

Ce plan fut encore déjoué; mais toutes ces tentatives successives de l'armée de secours n'en devenaient pas moins insupportables; un parti radical s'imposait; d'autant qu'elles semblaient chaque jour prendre plus d'importance. L'ennemi n'aurait pas de trêve tant qu'il n'aurait pas fait entrer en ville l'énorme convoi qu'il a préparé. Ces considérations auraient dû décider le général en chef à se débarrasser de cet importun. On le lui a demandé; le général Bazaine s'est offert pour cette opération, ne réclamant pour cela que quelques bataillons; mais on a refusé. Et pourtant la situation n'est plus tenable.

Le 7 mai, nous achevions de déjeuner, lorsqu'apparaît

très affairé le commandant d'Ornans, aide de camp du général en chef. Il est porteur d'une communication très importante pour le général Bazaine.

Après une conférence de quelques instants, le général sort de son cabinet; il paraît souriant mais ne dit rien. Cependant, vers 2 heures, il nous annonce qu'à 5 heures il montera à cheval pour aller dîner avec le général en chef; puis, il ajoute, d'un air malin, que nous partons pour une destination inconnue n'emportant que quelques bagages légers. Nous étions dans la joie. La smala entière du général partira à 5 heures et demie après avoir dîné et se rendra au pont de Mexico.

Un bataillon du 3^e zouaves, celui du 51^e et les tirailleurs algériens se réuniront aussi au même endroit. A cette petite colonne se joindront le 18^e bataillon de chasseurs, fourni par la 2^e division, la batterie d'artillerie de la garde et une section de montagne servie par les marins. Ces troupes seront sous le commandement du général Neigre. Le général de Mirandole viendra de Cholula avec deux escadrons du 3^e chasseurs d'Afrique et la cavalerie mexicaine du colonel de la Pena. A cette cavalerie se joindra le 12^e chasseurs qui est dans nos lignes. Une ambulance légère suivra la colonne.

Etant de service extérieur, j'accompagne le général au dîner du général en chef. Nous partons à 5 heures, laissant Willette, Clapeyron et Albert Bazaine chargés de mettre en route notre smala et de la conduire au rendez-vous où elle établira son camp. En route, on annonce au général qu'au lieu du 18^e bataillon de chasseurs, on lui donne cinq compagnies du 81^e. Il est fort mécontent, car avec si peu de monde un bataillon de carabines ne peut se remplacer par cinq compagnies de fusils. Alors, pour compenser cette infériorité, il m'envoie donner l'ordre au général de Castagny de lui fournir deux compagnies de zouaves en plus.

En arrivant au Cerro San-Juan, nous trouvons les officiers du général Forey dans la consternation. Il paraît que le coup est manqué. Or, voici quels sont les renseignements

du matin qui ont décidé le général en chef à ordonner l'expédition.

Après les deux tentatives infructueuses que Comonfort a faites les 5 et 6, ce général a modifié ses plans. Il a établi ses quatre divisions à deux lieues en arrière de nos lignes, et s'est installé dans de fortes positions dont il augmente encore la résistance par des travaux de fortification. Son convoi est au milieu de ses lignes. Ainsi disposée, cette armée ayant une forte base d'opération, pourra plus facilement assurer le succès de ses tentatives pour secourir efficacement la place.

Le centre et le point principal de la position ennemie sont appuyés sur le village de San-Lorenzo, situé sur une hauteur qui forme un coude de l'*Atoyac* sur sa rive droite, c'est-à-dire du côté opposé à nos positions et à Puebla. Tout le pourtour de cette éminence que parcourt la barranca de l'*Atoyac* est bordé de très hautes falaises presque verticales absolument inaccessibles de notre côté. Les deux autres faces du mouvement de terrain vers l'ouest forment un immense glacis à pente douce, à surface unie et découverte qui va se perdre dans la plaine; ce grand plan incliné présente seulement quelques mamelons d'un faible relief qui s'étendent en avant du village de San-Lorenzo. En arrière, le flanc reliant le sommet de la colline au fond du vallon de l'*Atoyac* présente au contraire une pente très raide et d'un parcours souvent difficile. Au pied de cet immense talus se trouve la grosse hacienda de Pensacola où le convoi de Comonfort est réuni. C'est là que passe la grande route de Mexico à Tlaxcala, ville importante située au Nord de Puebla. Cette voie, à quelques kilomètres de Pensacola, traverse la petite ville de Santa-Ynes. Enfin, de l'autre côté de l'*Atoyac*, s'étend en gradins étagés, un pays boisé et très accidenté formé par les dernières assises du massif montagneux de la Malinche. Tel est le terrain sur lequel nous allons opérer.

D'après les renseignements recueillis, à San-Lorenzo est établie une division de 5.000 hommes commandés par le